

MASCARADE

ABONNEMENTS

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

LYON
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.



LES ANNONCES
SONT REÇUES
Chez M. V. FOURNIER
14 rue Comfert

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ÉTRANGER
Un an... 12 fr.

BONIMENT

L'interpellation Rouher s'est terminée en queue de poisson.

C'est le sort commun de tous les ballons gonflés trop longtemps d'avance : ils s'aplatissent au moment de s'élever.

Depuis quinze jours, les journaux, les correspondances, les conversations, les racontars avaient fait tant de bruit, publié tant de commentaires, commis tant d'indiscrétions autour de cette interpellation, la presse bonapartiste paraissait si joyeuse, si triomphante, les gazetiers aux gages de Chislehurst retournant leur moustache en croc, faisant tourner leur canne, campaient leur chapeau sur l'oreille avec tant de crânerie en nous disant d'un ton rogue : Vous allez voir ça ! Les abords du café de la Paix où les Bonapartistes déclassés font le trottoir, retentissaient de tels éclats de rire, — qu'on s'attendait à quelque chose d'important, à un véritable coup de foudre parlementaire.

L'agence Havas elle-même qui est bien la plus réjouissante des agences d'informations, avait pris soin de chatouiller la curiosité publique sur la planté des pieds par des confidences à demi-mots, et des révélations bien étonnantes :

Si M. Rouher dit ci : M. Dufaure montera à la tribune.

Si M. Rouher attaque ça : M. Gambetta lui répondra.

Si M. Rouher veut justifier, etc., M. Thiers lui-même prendra la parole et montera dans la salle soixante-dix ou quatre-vingts victimes du 2 décembre (sic). (Voir les dé. éches du 20 mai.)

Ne croirait-on pas entendre les pitres de vogues : Vous verrez l'homme sauvage lever un poulet vivant avec ses plumes, puis deux kilogrammes de tabac ; —

ou les monstres de ménagerie ? A huit heures précises les animaux prendront leur nourriture ?

Précédée de cet ensemble de réclames, de ce tutti de grosses caisses et de cet éclat de cymbales, la rentrée de M. Rouher à la tribune ne pouvait manquer d'attirer une foule énorme, et le théâtre de Versailles a certainement fait mardi dernier le maximum de la recette.

Aussi jugez de l'étonnement, du désappointement général, en présence du pitoyable fiasco de l'Hercule auvergnat.

M. Rouher qu'on s'attendait à voir apparaître dans la pose sinon dans le costume de Jupiter tonnant, s'est montré humble, doux, insinuant, mielleux envers la majorité qui a eu le bon goût, d'ailleurs, de ne pas se laisser prendre à sa glu.

Son éloquence tant vantée jadis parce qu'elle était colorée du reflet d'une autorité « auguste », parce qu'elle s'épanouissait au milieu d'un concert de bravos, de lavandières, son éloquence est apparue ce qu'elle est réellement, époumonnée, poussive, cousue de lieux communs, rapetassée de rengaines.

On a cherché vainement dans sa main ces foudres vergeresses qui devaient extermier les contempteurs de l'empire, ces foudres n'étaient pas même un chaudron.

M. Rouher, en résumé, n'a rien prouvé, très peu justifié, ses raisonnements péniblement échafaudés, ses chiffres laborieusement groupés n'ont présenté qu'un édifice vacillant et branlant que le duc d'Audiffret Pasquier et après lui Gambetta ont renversé sans peine d'un simple coup de pied.

Nous manquons de canons, de fusils, de cartouches, déclare le rapport de la commission d'enquête ;

M. Rouher soutient le contraire et il apporte à l'appui de sa thèse : quoi ?

Les états des arsenaux ! les nomenclatures des bureaux de la guerre !

Mais ce sont justement ces pièces qui condamnent l'administration impériale, ce sont ces feuilles gribouillées qui portent avec elles la preuve convaincante et irréfutable de l'organisation pernicieuse des bureaux.

C'est armé de ces états que le maréchal Leboucq venait dire à la Chambre : Nous sommes prêts ! Il ne manque pas à l'armée un bouton de guêtre.

C'est sur la foi de ces certificats que les podagres et les infirmes de la majorité officielle envahis par une ardeur guerrière grimpaient sur leurs bancs, agitaient leurs bras et criaient : à Berlin !

Les papiers sont toujours en règle, c'est clair, surtout chez les filous, surtout chez les coquins.

Il n'y a pas de livres mieux tenus que ceux de nos honorables mandataires : l'acrablement.

Seulement ouvrez la caisse !

Douze mille canons de campagne, douze mille canons de siège, dix sept cent mille chassepots, tel est en chiffres ronds le relevé officiel que M. Rouher est venu de nouveau débiter à la tribune.

Et avec ces vingt quatre mille pièces de canons on ne peut ni tenir campagne, ni défendre une place forte.

Et avec ces dix sept cent mille chassepots, on a peine à armer trois cent mille hommes.

Et avec ces magasins regorgeant de munitions, toujours d'après les états, on est obligé sur les champs de bataille d'économiser les coups de canons et les charges de mitrailleuses.

Et six mois après la déclaration d'une guerre qui selon les prévisions les plus

optimistes devait durer au moins trois mois, le comte de Palikao est obligé d'acheter des cartouches à 180 fr. le mille !

Il n'y a pas à discuter sérieusement de semblables allégations qui tombent devant leur absurdité même.

Aussi l'avocat impérial a-t-il essayé de se raccrocher à une dernière branche, s'est-il efforcé de se rallier la majorité insensible à sa singulière casuistique, en usant de l'argument familier aux gamins pris en faute : ce n'est pas moi, c'est le chat !

Ce n'est pas moi, c'est le quatre septembre !

Pauvre quatre septembre ! Quelle échine il lui faut, grand Dieu, pour supporter tous les fardeaux dont on le charge, toutes les iniquités dont on l'écrase, tous les paquets innombrables qu'on lui plante sur le dos.

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont déclaré la guerre en excitant l'opinion publique contre la Prusse, qui ont paralysé l'organisation militaire de la France en critiquant le budget de la guerre, en combattant la loi sur la garde mobile, en paralysant la bonne volonté du gouvernement impérial ; qui ont fait des attaques et des oppositions dont l'empire se souciait du reste comme d'un fétu, attendu que les hommes du quatre septembre étaient constamment englobés et absorbés par une majorité façonnée, stylée et dressée au service ;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui, par conséquent, ont amené les défaites de Wörth, de Forbach et de Sedan ;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont empêché une paix honorable le deux septembre, quoique M. Bismarck eût déclaré toute entente impossible sur d'autres bases qu'une cession de territoire ;

pentiers, des ouvriers de tout genre, aller, venir, s'agitier, gâcher de la chaux, transporter des planches, mais on est dit que ces travaux étaient exécutés par de nombreux, tellement ils avaient peu de sollicité et de constance.

Les vieillards de Groningue, ceux qui approchaient de la centaine, se rappelaient cependant dans leur souvenir l'événement, avoir vu cette maison entièrement construite.

C'était alors la plus belle habitation de Groningue ; sa façade en pierres de taille, ornée de larges fenêtres sculptées, s'élevait orgueilleusement au-dessus des maisons voisines, et dans leur admiration, les habitants ne la désignaient jamais que sous le nom de « la grande maison ».

Malgré son apparence monumentale, malgré ses larges murs, malgré ses énormes piliers qui semblaient devoir défier l'œuvre destructive des siècles, quelques esprits clairvoyants prétendaient que la grande maison était moins solide qu'elle n'en avait l'air.

A la en croire, les propriétaires et les locataires négligeaient d'y faire des réparations indispensables. Ils s'occupaient uniquement de l'aspect extérieur qui flattait leur vanité, ils se bornaient à faire badigeonner la façade et les murs, sans se donner la peine de descendre dans les sous-sol et de visiter les fondations.

Un beau jour, la grande maison croula avec un bruit épouvantable qui retentit à trois lieues au-delà de Groningue.

Les assises reposaient sur des pilotis pourris et vermoulus, et il était même incroyable que la catastrophe ne fût pas arrivée plus tôt.

Victimes de cet effondrement inattendu, plusieurs locataires furent écrasés sous les décombres, notamment le locataire du premier étage qui plus que tous les autres avait résisté à ce qu'on fit à la grande maison les réparations que nécessitait sa vétusté.

Le malheureux portait la peine de son entêtement.

Une fois revenus de leur émoi, les survivants cherchèrent à reconstruire la maison.

Malheureusement, ils n'avaient pas eu la précaution vulgaire de faire dresser un plan complet et détaillé par un architecte habile.

Tout ce qu'ils savaient, c'est que la maison avait péri par les fondements et qu'il fallait avant tout assécher leur construction nouvelle sur une base inébranlable.

C'était sagement raisonné. Après avoir extrait à grand peine les matériaux hors d'usage, les bois pourris, les pierres fissurées qui étaient profondément enfoncées dans le sol, ils creusèrent de nouvelles fondations et ils s'apprêtèrent à y établir des murailles épaisses et solides, lorsque survint au milieu d'eux un étranger qui prétendait avoir étudié l'architecture sous de bons maîtres, leur proposa modestement de les aider de ses lumières et de sa science.

Les occupants sans se défier de ce nouveau venu dont la timidité, l'air gauche et le regard embarrassé étaient peu fait pour leur inspirer la moindre inquiétude.

Mais au bout de quelques jours, l'étranger prit des allures d'autorité, un ton de commandement auxquels ses compagnons eurent la faiblesse de ne pas savoir résister.

Bientôt, il dirigea seul toute la construction, faisant élever les murs, percer les ouvertures, placer les charpentes à sa guise et suivant son caprice, sans supporter qu'on s'opposât à sa volonté ou qu'on discutât le motif de ses ordres.

Lorsque la grande maison fut reconstruite, ses habitants n'inscrèrent avec stupeur que l'architecte étranger n'avait eu d'autre souci que de s'y préparer, à leur détriment, un logement superbe.

Il occupait, à lui seul, le premier pour sa personne, le second pour sa famille, le troisième pour ses amis, le quatrième pour ses domestiques, le rez-de-chaussée pour ses écuries et la cour pour ses chiens.

Quant aux imbéciles qui l'avaient aidé, ils durent aller se loger, l'un dans les combles, qui dans les sous-sols, qui dans d'arabes boutiques où ils gelaient en hiver et étouffaient en été.

Cela dura ainsi plusieurs années, non que les malheureux locataires ne souffrissent horriblement de leur situation misérable, mais aucun d'eux n'osa s'opposer à l'étranger pour mettre l'autrui à la porte.

Seulement, ce d'ailleurs avait pris soin de préparer un même sa tombe.

Non content du lot superbe qu'il avait gagné par son adresse, non content de demeurer dans la plus belle maison, d'habiter le plus riche, le plus vaste, le plus magnifique appartement de la ville, il rêva de conquérir toutes les maisons de Groningue en annexes et dépendances de son palais.

Grâce à un bonheur inouï, il avait gagné plusieurs procès contre d'innombrables voisins et déjà il s'occupait de mettre en pratique son projet in-

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LA MAISON ENSORCELÉE

Conte fantastique imité d'Hoffmann.

Alors que j'étudiais la médecine, j'allais passer tous les ans quelques semaines de vacances auprès de mon oncle Cornelius Züg, qui vivait honnêtement de ses petites rentes dans la ville hollandaise de Groningue.

Quel que chef lieu de province, la ville de Groningue n'offre pas des distractions très nombreuses ; j'ai donc visité le port, les canaux, le canal de St. Martin, le pont de Btering Hoog et la cathédrale de St. Martin, avec sa tour de 110 mètres, il ne reste plus qu'à deviser philosophiquement en fumant ces longues pipes qui s'éteignent aussi rarement que la flamme des Vestales.

J'avais donc passé mon temps d'une façon assez monotone, entre moi et le Cornélius, sa pipe et sa cigarette, si ma curiosité n'avait rencontré un objet dans la légende singulière d'une maison située au centre de la ville, sur la place principale, dans la position la plus avantageuse qu'il soit possible de rencontrer.

En construction depuis longues années, par une manière bizarre et inexplicable, cette maison n'avait jamais pu être achevée.

Constamment on y voyait des maçons, des char-

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont coûté à la France deux provinces et cinq milliards pour avoir eu l'infamie de continuer une guerre engagée par l'empire dans des conditions désastreuses, pour avoir essayé de sauver l'honneur du drapeau;

Ce sont les hommes du quatre septembre qui ont brûlé l'Hôtel-de-Ville et le Louvre...

Et voilà encore que ce sont les hommes du quatre septembre qui sont responsables des marchés véreux du comte de Palikao !

Chollet c'était Jules Favre, Pelletan avait pris le pseudonyme de Cahen-Lyon, et Gambetta se cachait sous la comtesse Van Dyver !

Cette fois cependant, la prétention était par trop grossière et d'une digestion tout-à-fait impossible.

Quoiqu'elle ne soit pas susceptible d'une tendresse exagérée pour le quatre septembre sans lequel elle n'existerait pas cependant, la majorité a refusé d'avalier la boulette qui lui était présentée.

La Droite, la Gauche, et les Centres se réunissant contre l'ennemi commun, contre l'artisan de nos hontes et de nos désastres, ont pour la seconde fois infligé à l'empire une correction maîtresse dont la trace marquera en plein visage.

Le « philosophe » de Chislehurst, son maître-valet et ses amis comptaient sur une réhabilitation, ils ont eu une exécution.

Cela leur ôtera-t-il l'envie de recommencer et faut-il espérer que nous en aurons fini décidément avec cette triste race qui essaye de lécher quand elle ne peut mordre ?

Jacques BARBIER.

TOUJOURS BAZAINE

Cela devient peut-être du rabâchage, mais après tout, nous n'en parlons pas plus d'une fois par semaine, ce qui nous met singulièrement en retard sur nos confrères quotidiens.

Du reste, notre intention n'est pas de faire une concurrence sérieuse aux reporters qui passent leurs jours dans l'avenue de Picardie, à épier le garçon d'hôtel qui apporte le menu du prisonnier et à vérifier si les sentinelles sont bien réellement dissimulées. Aujourd'hui sur ce singulier emprisonnement qui ressemble à une partie de campagne, sur ces immunités bizarres qui transforment un détenu en amateur de villégiature et ne lui imposent même pas l'incommodité du dérangement pour l'instruction de son affaire.

On sait en effet que l'instruction se poursuit chez le maréchal Bazaine où le général de Rivière prend la peine de se rendre chaque jour et même plusieurs fois par jour.

Mais indépendamment de ces prévenances inusitées, de ces soins presque maternels on rencontre, de par le monde, certaines théories

sensé : mais il avait mal fait ses plans et mal calculé ses proportions.

La grande maison était incapable de supporter l'énorme masse de constructions qu'on voulait appuyer contre elles et il s'en suivit un effondrement plus terrible encore que le premier.

Prévenu à temps, l'architecte téméraire put s'échapper, mais un grand nombre de pauvres diables furent assommés, écrasés et mutilés.

La grande maison était de nouveau par terre.

C'est à cette époque que maître Cornélius Zug vint habiter Groningue.

— Viens voir si la grande maison avance, me dit-il le lendemain de mon arrivée.

Nous nous rendîmes sur la place. On paraissait travailler activement à la réédification. Le nouvel architecte était un gros homme à figure bonasse, dont les jambes courtaudes paraissaient porter difficilement un énorme abdomen.

Une grande foule de curieux était amassée autour du chantier.

Après avoir joué des coudes, nous pûmes nous mettre au premier rang et examiner de près les travaux.

— Jamais cela ne tiendra, s'écria mon oncle Cornélius !

— Vous croyez, mon oncle ?

— Regarde donc les matériaux qu'il emploie. En ce moment arrivait une charrette pesamment chargée.

Chose incroyable, cette charrette amenait les anciennes pierres, les vieux bois, les ferrailles tordues, les briques effritées, toutes les démolitions,

d'indulgence plénière qu'on ne saurait repousser avec trop de force et d'indignation. Des messieurs qui se mettraient dans une colère terrible si on cassait chez eux une pièce de vaisselle, vous disent avec un sourire miséricordieux, avec un accent d'une douceur évangélique :

A quoi bon ces poursuites ? Pourquoi remuer ces souvenirs douloureux et irritants ? Tous nous sommes plus ou moins coupables de nos désastres, tous nous portons sur les épaules une part de responsabilité !

Est-il généreux, est-il sage d'accabler telle ou telle personnalité de nos fautes communes ?

Allons, un bon mouvement, jetons un voile sur les incapacités et les défaillances, oublions tout et plaçons notre régénération future sous l'égide d'une absolution complète, d'un pardon général.

Certes, ce petit discours est admirable, rempli d'intentions touchantes et particulièrement attendrissant.

Mais quelle que soit l'émotion qui en résulte, il est impossible d'admettre qu'une sentimentalité, qu'une sensiblerie plus ou moins factice, plus ou moins intéressante ou intéressée, prenne le pas sur la justice et l'équité, fasse fléchir devant elle la loi et le droit.

Sans doute il est des fautes, sans doute il est des erreurs qu'on ne peut pas traduire devant une cour d'assises ou devant un conseil de guerre, et qui portent avec elles leur châtiement ;

Sans doute, il ne faut pas se laisser entraîner dans une voie de répression outrée contre tous les hommes qui, de près ou de loin, ont pris part aux événements désastreux dont nous subissons la conséquence, aux fautes politiques dont nous payons la note.

Car, à ce compte-là, il faudrait traduire devant les tribunaux tous les ministres de l'empire, du premier au dernier, tous les députés qui ont voté la guerre, et jusqu'aux sept millions cinq cent mille électeurs qui ont voté le plébiscite.

Cela n'en finirait plus et nous dégringolerions dans l'absurde.

Mais de là à absoudre des fonctionnaires dont la conduite et les actes tombent sous l'application directe et positive de la loi criminelle,

De là à englober dans la même miséricorde, les incapables, les inconscients et les coupables, il y a une distance énorme qu'on ne saurait franchir sans le plus grand danger, sans confondre dans une alliance monstrueuse le bien et le mal, le juste et l'injuste, l'honnête et le malhonnête.

Bazaine qui a livré une armée de cent quatre-vingt mille hommes et une forteresse réputée imprenable, échappant au conseil de guerre ;

Leboeuf restant tranquillement chez lui et continuant à toucher ses appointements de maréchal, après avoir mis en campagne des armées sans vivres, sans munitions et sans armes, après avoir opposé à l'invasion des forteresses démantelées, garnies de canons hors d'usage, ainsi que le serait donner une prime à la trahison et à la forfaiture.

Mais ce serait garantir d'avance l'impunité à tous les généraux criminels, incapables et menteurs !

Nous n'en sommes point pour la vengeance et pour les rigueurs impitoyables, mais dans certaines circonstances, il faut avoir l'énergie de réprimer et de punir, si on ne veut pas se laisser aller à cette marque inflexible de décadence : l'indifférence morale.

Les âmes compatissantes qui songent trop aux infortunes judiciaires de cinq ou six coupables de haut rang, ne songent pas assez à cette quantité innombrable de victimes obscures qui

en un mot, de l'ancienne grande maison, celle qui s'était écroulée la première fois.

— C'est avec cela que vous pensez reconstruire solidement, demandèrent plusieurs assistants stupéfaits ?

Le gros architecte ne répondit rien, souffla bruyamment, et fit gravement enfoncer un pilotis à moitié pourri, sur lequel il ordonna de placer un amas de plâtras.

Cette fois, le résultat n'était douteux pour personne, et ce fut sans le moindre étonnement que je lus six mois après, dans la *Gazette de Hollande* :

« Un terrible accident vient d'arriver à Groningue : le bâtiment connu sous le nom de la grande maison, s'est écroulé le 29 juillet, à cinq heures du soir. Le principal locataire a pu se sauver, mais d'après des renseignements positifs quinze autres malheureux auraient été ensevelis sous les ruines, et il est à craindre que le nombre des victimes ne s'arrête pas là. »

Ces pauvres diables n'ont pas de chance, me dis-je en jetant le journal sur une pile d'ouvrages traitant de la pathologie interne.

Puis, emporté par un courant de travaux et d'études, je ne songai plus à la grande maison de Groningue, jusqu'au jour où une patache me déposa à la porte de mon oncle Cornélius Zug.

— Eh bien, cette grande maison a-t-elle fini par trouver son architecte ?

J'avais attendu la fin du dîner pour adresser cette question au bonhomme.

Cornélius Zug se leva, bourra sa vieille pipe, prit son manteau et sa canne et m'entraîna par le bras.

ont porté la peine des scélératesses de quelques gredins plus ou moins tirés ou chamarrés.

A côté de Bazaine prisonnier dans une villa, mangeant bien, digérant mieux, fumant d'excellents cigares, placez tous les malheureux tués sans utilité et sans profit dans ses sorties pour rire ;

Aux ennuis d'une captivité de fantaisie, comparez le long cortège de douleurs et de misères qu'a entraînée après elle la capitulation de Metz ;

Et si la pitié hésite chez quelques-uns, si leur compassion ne sait pas de quel côté pencher, si le souvenir de ces désolations ne les porte pas à demander une justice qui en prévienne le retour et en châtie les auteurs ;

C'est que la corruption du sens moral est tellement avancée chez eux, qu'il faut désespérer de les en guérir jamais.

Ce n'est plus de l'indulgence, ce n'est plus de la faiblesse, c'est du ramollissement.

Courrier des Modes.

Versailles, mai 1872.

Croyez-moi, tout n'est pas perdu, tout n'a pas sombré dans l'âfisme, et les esprits chagrins, les cerveaux à humeurs noires qui voyaient déjà la dégénération de la France, en sont pour leurs frais d'imagination malade.

La mode vit toujours, la mode française n'a pas émigré, ni désespéré du pays.

Sauf à suivre le gouvernement et rendre ses décrets de Versailles, d'où part maintenant le mouvement de bon goût, d'élégance, de fantaisie, qui rayonne sur les départements et de là sur le monde entier.

Pour complaire aux lectrices de la *Mascarade*, j'ai parcouru la plupart des magasins du chef-lieu de Seine-et-Oise, et voici, au hasard, quelques notes qui pourront servir aux aimables lyonnaises qui jeteront les yeux sur ces lignes.

D'abord la dernière nouveauté du jour : le chapeau Chanzy.

Toutes ces dames du centre gauche en sont coiffées, et il n'y a pas dix minutes que M. Barthélemy Saint-Hilaire vient d'en commander trois pour Mme Thiers, Mlle Dosog et Mlle Jacquemart.

Figurez-vous la plus adorable forme de capote qui se puisse rencontrer.

La maison Chanzy a eu vraiment une lueur de génie.

Ce chapeau, également bon pour la ville, le théâtre ou la visite, est surmonté d'une aigrette provisoire, attachée au côté gauche par une agrafe de rubans omnicolors, d'un effet ravissant.

Une dentelle *Chantilly* retombe également à mi-chignon, tandis qu'un usage de crêpe, sans nuance bien précise, flotte tout autour en manière de turban.

Le chapeau Chanzy sied à la brune, à la blonde et à la rousse. — La femme qui veut être chassée comme doit l'être une Française, ne peut se dispenser de visiter la maison *Audiffret-Pasquier et Cie*.

J'y ai admiré une bottine qui fait littéralement fureur en ce moment.

Souple, légère, d'un *marché* fort agréable, cette incomparable chaussure transporte toutes nos élégantes et les ravit au huitième ciel.

On a célébré cette découverte de l'inventeur, M. *Audiffret-Pasquier*, par un dîner à 80 fr. par tête, offert par presque tous les cordonniers, ses collègues.

Mais voyez un peu la concurrence : un auvergnat du nom de *Rouher* a tenté de produire une espèce de soulier informe, sans goût, ni grâce, qui n'a obtenu et ne méritait aucun succès.

Dix minutes après, nous étions campés tous les deux devant la nouvelle construction.

Elle en était au troisième étage : les murs paraissaient solides, leur épaisseur était suffisante, les poutres semblaient bien emboîtées dans leurs alvéoles de pierre.

— Cette fois, je crois que ça tiendra, mon oncle Cornélius ?

— Oui, monsieur, cela tiendra !

Je me retournai et je vis un homme coiffé d'un chapeau gris et armé d'un parapluie dont il se servait, tantôt pour prendre des mesures, tantôt comme d'un bâton de commandement pour donner des ordres.

— Vous êtes sans doute l'architecte ?

— Non, je suis le maître maçon.

Encouragé par sa figure bienveillante et par son air sans façon, je lui demandai la permission de visiter les bâtiments, ce qu'il m'accorda très volontiers.

En examinant de près la maçonnerie, une chose me frappa : les pierres étaient posées régulièrement, symétriquement, les unes sur les autres, mais on avait négligé de les relier ensemble avec de la chaux ou du ciment.

Cela ressemblait à ces constructions en bois que l'on donne aux enfants dans des boîtes de carton.

— Cette manière de bâtir vous étonne, me dit le chapeau gris ?

— Oui, et je crois qu'un coup de vent un peu fort...

— Laissez donc, ces murs sont inébranlables, grâce au système dont je suis l'inventeur breveté : la force de l'équilibre !

Pour la robe, ne sortons pas de la maison *Thiers* :

Au Printemps éternel.

La vieille réputation de cette honorable maison ne s'est pas encore démentie.

La seulement, mes yeux éblouis ont pu contempler une variété infinie d'étoffes et de nuances de toutes sortes.

Le bleu, le blanc, le rouge, le vert, le violet, la laine, la fantaisie, le coton, le lin, la soie, — nulle part, ou ne trouverait des assortiments aussi considérables.

La soierie seule est un peu délaissée, mais vous savez que la maison *Thiers*, qui fait la mode, a proscrit la soierie, — étoffe qui n'est pas sans quelque éclat, mais qui manque de souplesse et crie au touché.

La maison *Thiers* agrandissant ses vastes magasins a organisé un cabinet d'essayage et de nombreux salons de confectios, sous la direction des premières couturières de Paris.

MMmes Dufaure et Simon s'occupent de la robe, Mme de Cisse, de la tunique, Mme Lefranc, des doublures, et Mme de Goulard des fouritures en général.

Les dernières créations de la maison *Thiers* sont la robe *matière-première*, de forme très-accoutumée mais un peu lourde au portier, la *sortie de bal palais de l'Élysée* et la *veste conseil d'état*.

Ces trois miracles d'élégance et de distinction s'apprêment le cachet de l'habile génie qui les a conçus.

Voici l'époque des voyages : les eaux, les bains de mer, l'Exposition de Lyon, les excursions en Suisse. Je ne saurais trop recommander à mes lectrices une maison qui a fait sa spécialité des articles de voyage, *Mlle Léonie Gambetta* vient aujourd'hui le premier rang pour tout ce qui est nécessaire et indispensable dans ce genre : guides, carnets, cartes géographiques, jumelles, sacs, malles, tentes, etc., etc.

Avant de partir, ne pas oublier de se munir de l'excellente *crème de lys du docteur Dahirel*, la seule infatigable contre le hâle, la seule qui conserve au teint sa blancheur, sans irriter la peau ni occasionner des désordres dans le tissu épidermique.

Quant à la lingerie fine, c'est toujours la maison *St-Marc-Cirardin* qui prime toutes les autres par ses cols inimitables.

Vicomtesse DE TRAINVILLE.

AUTOUR DE LA SEMAINE

L'emprunt de la ville a été couvert près de deux fois.

Lyon demandait huit millions, le public a ouvert sa bourse et lui en a offert près de quinze.

Ce résultat encourageant prouve que notre cité jouit encore de quelque crédit sur le marché français et européen, malgré les hérues économiques dont ses finances ont été victimes.

Et maintenant, ne recommençons plus, n'est-ce pas : payons nos dettes, et de l'économie, de la régularité dans les écritures.

La ville de Lyon a les reins très solides, sans doute, mais il ne faut pas renouveler l'expérience des comités de la guerre et des brusques suppressions d'octroi.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin.

Au moment où paraîtront ces lignes, la cour d'assises sera en train de juger le procès intenté par M. Andrieux à M. Ponet, directeur de la *Comédie Politique*.

Ce procès est une réduction Colas de l'affaire Trochu.

Quel que soit le résultat, M. Andrieux, qui

— Bon, mais si l'équilibre se rompt ?
— L'équilibre ne se rompt jamais, quand on sait se tenir au juste-milieu.

Le sujet m'intéressait trop médiocrement pour me donner l'envie de continuer la discussion avec un homme aussi convaincu, et je m'en allai persuadé que le guignon n'avait pas encore abandonné cette maison ensorcelée.

Il n'y avait pas huit jours, en effet, que j'étais de retour chez moi, quand je reçus la lettre suivante :

Mon cher Rodolphe,

« Je te renvoie ton énième cigare que tu as oublié, en l'accompagnant d'un jambon qui, depuis huit mois, subit les fumigations de la pipe de ton bonhomme d'onele.

Cornélius Zug.

« P. S. — La grande maison est par terre.

Hier matin, un sacre vide a acroché un coin du mur de gauche. Une pierre s'est détachée et l'édifice s'est écroulé comme un château de cartes, au moment où on posait les tuiles.

Des événements multiples m'empêchèrent pendant plusieurs années de retourner à Groningue.

J'avais passé heureusement mes examens de doctorat.

Mon père était mort, le chagrin me chassa de la maison, et j'utilisai une partie de la petite fortune qu'il m'avait laissée à parcourir la France et l'Allemagne dans le but de compléter mon éducation médicale.

On comprend qu'au milieu de ces préoccupations,

passé cependant pour n'être ni sot, ni maladroite, a commis une balourdise bien caractérisée en se lançant dans une aventure où il laissera toujours quelques bribes de sa toge magistrale.

Recommandation importante que les fonctionnaires devraient faire graver en lettres d'or sur leur cheminée.

1o Ne jamais entamer de polémique avec un journal : le journal a toujours le dernier.

2o Ne jamais lui intenter de procès en diffamation : l'avocat en dira vingt fois plus que le journaliste.

Surtout si l'on considère qu'aujourd'hui les procès en diffamation sont d'un bon marché excessif pour le condamné.

Avec cent cinquante ou deux cents francs d'amende, il s'en tire haut la main.

C'est pour rien !

Quelle différence, Seigneur, avec l'empire ! Six mois de prison, mille écus d'amende pour six lignes d'insinuations voilées à l'endroit d'une mémoire tarée !

A ce propos, nous tenons toujours les deux cent cinquante francs en or pour le bronze Vaisse : la mémoire en question.

La commission des marchés vient de publier son rapport sur les achats d'armes et de munitions opérés en Angleterre par M. Girodon, fabricant de soieries de notre ville. Voici la conclusion de ce rapport :

M. Girodon avait à sa disposition trois millions de francs et était investi d'une mission dont on ne lui avait pas précisé les limites : il a fait preuve d'activité et de désintéressement : ses comptes sont réguliers. Ce sont des qualités qu'on aurait dû trouver chez tout négociant français. Mais la Commission des Marchés est trop peu accoutumée à les rencontrer, malgré quelques exceptions honorables, chez des délégués chargés de missions aussi larges pour ne pas en faire la remarque à l'honneur de M. Girodon. C'est, il vous paraîtra juste de ne pas attendre le rapport sur les marchés du Rhône, pour dégager sa responsabilité.

Nous n'avons pas à féliciter M. Girodon de l'appréciation de la commission des marchés : des éloges sur une question de probité vulgaire seraient plutôt une injure qu'un compliment pour un honnête homme.

Ce qu'il faut regretter surtout, c'est que le désintéressement dont a fait preuve M. Girodon ne soit que l'exception quand il devrait être la règle.

Petite note en style technique bonne à méditer par nos Conseillers municipaux.

Il existe au jeu d'échecs une partie dont le début est à remarquer : c'est le Gambit Damiano.

Le joueur qui a le trait joue à son troisième coup Cavalier prend Pion ou Roi - si l'autre répond : Pion du Fou prend Cavalier - ce qu'il semble devoir faire, puisque la pièce n'est pas défendue, il perd forcément la partie en peu de temps. C'est qu'en prenant, ce dernier a joué le coup faux.

N'a-t-on pas sûrement joué le coup faux en refusant quelques mille francs et quelques cents francs aux courses et au tournoi d'échecs projetés pour l'Exposition universelle de Lyon ?

Il existe encore aux échecs, entre autres beautés analogues, un problème dans lequel on se fait prendre successivement pour rien le Fou, la Dame, le Cavalier, la Tour, pour donner échec et mat au cinquième coup, quelque défense qu'on fasse. Tout en faisant de grands sacrifices, on a joué le coup juste.

En toutes choses donc, gardons-nous du coup faux et recherchons le coup juste avec amour. - E.F.F.

Malgré les sages recommandations de notre correspondant, nous avons grand peur que nos administrateurs ne dirigent souvent leur jeu de façon à avoir échec et mat.

de ces douleurs, des incidents, des travaux et des distractions d'un voyage de vingt-cinq ou trente mois, la grande maison de Groningue était complètement sortie de ma mémoire.

Aussi, quand je revis le brave Cornélius, ce fut avec une mine ahurie que je l'entendis m'annoncer brusquement :

— Ou va poser la corniche !

— La corniche de quoi ?

— La corniche de la grande maison, parbleu.

— Ah bah ! serait-elle enfin sortie de terre ?

— Sortie de terre ! Tu plaisantes, mon garçon : construite de bas en haut, ou de haut en bas, comme tu voudras, construite, couverte, habitée, l'architecte, un homme qui sait son métier, ce n'est pas à annoncer pour demain la pose de la corniche — ou le couronnement de l'édifice.

A l'heure dite, la place de Groningue regorgeait de spectateurs pressés, serrés, entassés.

Toute la population de la ville et des environs m'ont donné rendez-vous pour assister à cette cérémonie qu'on appelait pompeusement : le couronnement de l'édifice.

La grande maison avait un aspect d'élégance qui ne séduisait au premier abord ; sa façade soigneusement peinte et badigeonnée, ses balcons de fer, ses fenêtres pavisées, tout cela lui donnait un air de richesse et de fête.

Et cependant, cette impression joyeuse était contournée par une sorte de pressentiment intérieur.

Malgré moi, derrière ce badigeon, ces dorures, ces peintures, ces fresques, j'apercevais une construction branlante et mal assise, je tremblais de voir cette foule engloutie, écrasée, broyée sous une

montagne de décombres et de ruines.

Un cri s'éleva, il me prit comme un frisson dans le dos.

C'était le commencement de l'opération qui venait de faire naître cette explosion d'enthousiasme.

Soulevée par des cordes puissantes, la corniche en bronze doré s'élevait lentement dans les airs à chaque tour de roue des engins, sous le regard halé de spectateurs.

Déjà elle avait dépassé le premier étage, atteint le second, touché au troisième, éraflé le quatrième, elle arrivait au sommet, les mains des ouvriers s'étendaient pour la saisir, quand tout-à-coup retentit un craquement sinistre suivi d'une explosion épouvantable.

Un nuage de poussière m'aveugla, une émotion indicible me serra à la gorge, et je sentis autour de moi comme un souffle de mer et d'aéanissement.

Lorsque mes yeux purent voir, un spectacle horrible se présenta à leurs regards.

Tout s'était écroulé, effondré : maison, corniche, échafaudage, il ne restait rien, plus rien que des monceaux de ruines, des malheureux écrasés sous elles, des blessés, des mourants dont les cris lamentables vous tendaient l'âme.

Je regardai mon oncle Cornélius : il était crispé à son bras, les yeux hagards, le teint bême, et sa pipe gisait à terre, brisée en trois morceaux.

— La canaille ! murmura-t-il entre ses lèvres pincées.

— Qui ça, mon oncle Cornélius ?

— Ce misérable architecte, parbleu, qui s'est sauvé avant tout le monde.

Cette dernière catastrophe, la plus terrible de

Quelques tailleurs, tailleurs allemands sans doute, viennent d'inventer une nouvelle coupe de pantalons qu'adoptent déjà nos jolis messieurs.

Le pantalon s'évase à partir du genou et se termine sur la chaussure en forme de tromblon.

C'est ni plus ni moins le pantalon prussien. Il nous semble que cette seule considération devrait suffire pour faire rejeter immédiatement une mode d'ailleurs parfaitement laide et disgracieuse.

A moins que nos gandins ne veuillent prendre des leçons de gentry chez les rustaude d'outre-Rhin.

B. PÉRIÉ.

« Macte, animaux... »

J'ai lu la semaine passée, dans plusieurs grands journaux, l'entre-filet ci-dessous :

« La société protectrice des animaux, de Lyon, a mis au concours la question suivante :

Rechercher l'origine et les causes de la cruauté, surtout envers les animaux.

En spécifier à grands traits la marche historique, les excès et la diminution.

En indiquer les remèdes les plus naturels et les plus efficaces.

Le prix sera une somme de 200 francs et une médaille de vermeil.

Les mémoires écrits en français, devront être adressés franco, avant le 30 novembre 1872, terne de vignette, à M. C.-X. Gruat, secrétaire général de la Société, rue de Lyon, 30, à Lyon. »

Je ne vois pas pourquoi, — me suis-je dit après avoir lu ces lignes, — je ne vois pas pourquoi je ne prendrais pas part à ce concours de philanthropie avancée ; — et en m'armant incontinent de ma plume d'oie (la plume de fer eut manqué de couleur locale), j'ai mis bas le Mémoire qu'on va lire ;

Si je n'ai pas eu le devoir expédier ledit mémoire à l'adresse ci-dessus indiquée, c'est qu'en fait de concours, je ne tiens pour équitables et sérieux que ceux qui ont lieu *coram populo*.

Recherchons d'abord quelles furent l'origine et les causes de la cruauté envers les animaux :

L'origine de la cruauté envers les animaux ne remonte pas, hélas ! jusqu'aux premiers jours du monde ;

Si, dans le Paradis terrestre, notre mère Eve, au lieu de faire cascader sa vertu en faveur du serpent tentateur, se fut montrée cruelle envers lui, nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes.

Ce fut dans l'antique Egypte et dans l'Inde primitive que les animaux commencèrent à se trouver sérieusement exposés aux sévices des hommes ;

Le Polythéisme fut la source imprévue d'où jaillit un beau matin le déluge de coups de trique et de coups de pied qui n'a pas cessé depuis cet instant de tomber dru comme grêle sur l'anti-tête d'Azor et sur l'échine d'Aliboron.

Les Indiens et les Egyptiens adoraient les animaux, et il semble dès lors plus que paradoxal de prétendre que ce sont précisément ces peuples là qui ont commencé à martyriser des êtres qu'au contraire ils déifiaient. Rien n'est cependant plus exact.

Vous imaginez-vous, en effet, que c'est de 1789 seulement que datent cette émancipation et cette indépendance des cours que l'on nomme l'inconstance et l'ingratitude ?

Supposez-vous que la manie de transformer tout à coup en tête de Turc l'idole qu'on encensait la veille, soit d'origine toute récente ?

Il y a de beaux siècles déjà que les autels confinent aux géométries et que la Roche Tarpéienne.... (voir les manuels de littérature).

Lorsque l'Indien ou l'Egyptien qui avait de partir pour la chasse s'était prosterné devant son

Azor épâté, en s'écriant : O grand chien flamboyant, divinité des plaines giboyeuses, sois-moi propice ! — Quand est indien ou cet Egyptien rentrait bradoulle, il décochait surnoisement à son lévrier plus épâté que jamais, un violent coup de pied et murmurait entre ses dents : « Tiens ! divinité du diable, voilà mon offrande ! »

Nous venons d'exposer péremptoirement l'origine et les causes de la cruauté envers les animaux ; nous allons maintenant esquisser la marche historique de cette cruauté, à travers les âges.

Si les animaux avaient goûté juste autant de félicité qu'en goûte un poisson sur la paille, à l'époque où on les déifiait, ils commencèrent en revanche à vivre heureux comme des coqs sans pattes, à partir du jour où certain philosophe grec s'imagina de les *humaniser*.

La Métempsychose attira hélas ! à la gent animale deux fois plus encore de vexations et de mauvais traitements que ne lui en avait valu le Polythéisme.

Du moment, en effet, où Pythagore eut réussi à faire croire aux masses que l'âme humaine passait, après décès, dans le corps des animaux, ceux-ci se virent en butte à d'horribles persécutions, dont la barbarie nous révolte, mais dont la cause n'est pas difficile à comprendre.

Un bohème grec auquel son propriétaire n'avait jamais voulu faire crédit, attrapait-il, — ledit propriétaire étant mort, — de jeunes vautours ; vite il crevait, avec volupté, les yeux à ces malheureux oiseaux, qu'il supposait à tout hasard, receler l'âme du mortel détesté qui n'avait pas voulu le loger à l'œil.

Un petit-crevé de Sparte ou d'Athènes avait-il vu son patrimoine dévoré par une bête qui en était morte d'indigestion, il n'avait plus dès lors qu'une occupation, qu'un plaisir, dénichier des grues et les plumer toutes vivantes.

Une servante pythagoricienne qui avait eu à se plaindre des délations d'une concierge, apprenait-elle que ladite concierge venait d'avaler sa langue, sa plus vive jouissance, son unique passe-temps consistait, à partir de ce moment là, à arracher la langue de toutes les pies qu'elle pouvait se procurer.

Un malade avait-il été conduit aux portes du tombeau par un Hippocrate d'occasion, il éprouvait un bonheur indicible à ne pas laisser passer le moindre âne bâté, sans lui détacher un formidable coup de canne.

Par ces quelques exemples, que je pourrais multiplier à l'infini, il est facile de comprendre que la métempsychose fut, elle aussi, une source imprévue, mais intarissable, de mauvais traitements envers les animaux.

De Pythagore, qui est resté la bête noire de la gent animale, nous allons hardiment sauter, belle enjambée, à Lafontaine, qui est demeuré leur bête à bon Dieu.

Le philosophe grec s'était contenté de donner une âme aux animaux, cadeau qui, nous l'avons vu, leur fut infiniment plus préjudiciable qu'utile.

Le fabuliste français alla plus loin.

Il octroya aux animaux le don de la parole.

Bien que ce don fatal ait été pour ces pauvres bêtes le signal de tourments poussés à l'excès, elles n'en ont pas moins toujours conservé une vive gratitude pour celui qui, tout en les exposant ainsi à d'horribles supplices, leur fournissait du moins les moyens de se venger de leurs bourreaux.

Le premier usage que poules et lapins, baudets et barbets, firent de la parole, fut de critiquer, blâmer et censurer les faits et gestes de l'espèce humaine.

En aucun temps, les hommes ne se sont laissés patiemment morigéner et gouailler, même par leurs supérieurs.

Où devine donc ce qui arriva le jour où ils s'entendirent faire la leçon par de chétifs poulets d'Inde et de vils roussins d'Arcadie.

Ah ! ce fut alors le bon temps pour Martin-bâton ! Il frappait plus d'échines en un jour qu'on n'a frappé de pièces d'argent à la Monnaie, depuis un an.

On ne se doute pas combien d'agneaux furent réduits en cotelettes saignantes pour avoir osé blâmer

toutes celles arrivées à la grande maison de Groningue, avait tellement impressionné mon oncle Cornélius Züg, qu'il en fit une maladie longue et dangereuse, pendant laquelle je l'entourai des soins les plus affectueux.

J'eus le bonheur de le sauver, mais sa santé ne se rétablit jamais complètement de l'effroyable secousse qu'il avait éprouvée.

Un jour d'été, sa convalescence étant suffisamment avancée pour lui permettre de sortir, je lui effris de faire une petite promenade à mon bras.

— C'est cela me dit-il, nous irons voir la grande maison.

— La grande maison, y pensez-vous mon oncle Cornélius. A quoi bon renouveler des émotions douloureuses ?

— Je tiens à savoir ce qu'on y fait.

Nous partîmes, marchant à pas comptés. Il restait encore de nombreuses traces du désastre dont les marques ne s'effacèrent pas de longtemps.

Cependant la vie n'avait pas complètement déserté l'emplacement de la grande maison : des ouvriers en assez grand nombre paraissaient apporter une vive ardeur à élever non pas des murs, mais des baraquements moitié en planches, moitié en briques, où tous les genres d'architecture se trouvaient bizarrement et capricieusement mêlés et enchevêtrés. Ici une porte à plein cintre, là une ogive, ailleurs une simple fenêtre carrée.

Les travaux s'accomplissaient sous la direction d'un petit bonhomme haut comme ça, dont les traits rappelaient vaguement la figure de Polichinelle, et qui allait, venait, s'agitait, se démenait,

la raison du plus fort.

Et on ne saurait calculer le nombre épouvantable des coups de gaulle qui ont zébré la peau d'Aliboron pour avoir servi de prétexte à ces deux malheureux vers :

Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de Cour vous rendront blanc ou noir.

Mais plus on les assommait, plus on les torturait, plus les animaux faisaient entendre à leurs bourreaux de réflexions mordantes et de maximes sensées.

La lutte entre Martin-bâton et ses victimes dura longtemps. Il faut croire que ce fut Martin-bâton qui finalement triompha, car aujourd'hui les bêtes ne parlent plus ou du moins presque plus.

L'ère de l'omniverbagie avait marqué l'apogée du martyrologe zoologique.

Du jour où les animaux furent redevenus muets comme des carpes, la cruauté dont on avait si longtemps et si injustement fait preuve à leur égard, commença à s'adoucir, et elle a toujours tendu depuis à se bonifier de plus en plus.

Maintenant, quel est le remède le plus efficace et le plus naturel pour arracher définitivement l'espèce animale aux brutalités de l'espèce humaine.

Nous n'en connaissons qu'un, un seul.

Le voici pour rien : Nommons tous les animaux députés à l'Assemblée nationale.

Vous ne comprenez pas ?

C'est pourtant bien simple : De cette façon, les animaux deviendront *inviolables*.

Et qu'on ne vienne pas dire que ce moyen-là n'est ni pratique, ni possible, ni sensé, ni soutenable ;

Que les intérêts du peuple français en seraient profondément lésés, que ce serait livrer le gouvernement et la nation aux bouleversements les plus monstrueux et aux balivernes semblables.

Erreur profonde !

Nous prétendons que bon nombre d'animaux tiendraient sinon avantageusement, au moins suffisamment la place de pas mal de députés actuels.

Le perroquet, par exemple, n'a rien d'inférieur à M. Raoul Duval, le toutou japperait aussi agréablement que M. de Tillancourt (parlez ! parlez !), le dindon ne distinguerait pas moins bien que le général Du Temple, la grive se griserait avec autant d'abandon que M. Puyser-Quertier, la mouche — celle du coche, — se démènerait à l'égal de M. Barthélemy Saint-Hilaire, l'écrevisse reculera presque aussi bien que M. de Gavardie, et une tête de veau ne déparerait sensiblement pas la place de ... évitons les personnalités désagréables.

Après les plus mûres réflexions, nous ne voyons aucun inconvénient sérieux à l'application de notre remède, et si M. Gruat, secrétaire de la Société protectrice des animaux, ne nous décerne pas le prix de 200 francs accompagné de la médaille de vermeil,

C'est que M. Gruat n'a pas le sentiment vrai des intérêts de ses protégés.

ZOOPHILE.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — On demande toujours 200 jeunes filles pour figurer dans la *Chatte blanche*.

Est-ce l'article *jeune fille* qui manque à Lyon, ou les jeunes filles de notre ville refusent-elles obstinément de figurer dans la *Chatte blanche* ?

Toujours est-il qu'il est bien extraordinaire que depuis un mois pas une seule jeune fille ne se soit présentée à l'administration et qu'il en faille toujours 200, ni plus ni moins. Allons, mesdemoiselles, un peu plus de bonne volonté. Songez que lorsque vos petits-enfants entendront raconter les exploits fabuleux de leurs grands-mères et les merveilles qui ont ébloui leurs aïeux sur la scène du Grand-Théâtre en 1872, vous pourrez vous écrier avec orgueil, comme les soldats de la grande armée : Et moi aussi, j'ai figuré dans la *Chatte blanche*.

remuait, trottinait, frétillait avec une activité fébrile.

Rien ne se faisait sans qu'il y mit la main ou tout au moins le poeuc.

Une planche à transporter, une pierre à remuer, une solive à scier, tout passait plus ou moins par ses doigts agiles et souples, et on eût dit que trouvant ses bras trop courts pour tout embrasser, il cherchait à les multiplier.

Il en résultait une confusion des plus fâcheuses pour l'harmonie, l'ensemble et le bon ordre des constructions.

Mais cette considération semblait être le moindre de ses soucis, et ce à quoi il paraissait tenir avant tout, c'est qu'il ne se plantât pas un clou sans son ordre ou son concours.

Ce nambot agissant et frétilant me représentait assez bien le Génie des petites choses.

— Monsieur, lui demandai-je dans un de ses rares instants de repos, vous ne pensez pas faire une construction définitive avec vos briques et vos planches de sapin ?

— Je ne bâtis que du provisoire, me répondit-il d'une voix aigrelette comme du cidre : il n'y a plus que ça de solide.

Et il courut gâcher du plâtre....

— Allons nous en, me dit tristement mon oncle Cornélius Züg, ce n'est décidément pas moi qui verrai bâtir « la grande maison ».

L. LECLAIR.

Outre les 200 jeunes filles, on demandait également des spectateurs pour le *Grand Duc de Matapa*. Non seulement on en demandait, mais on leur offrait même des places gratuitement, ou presque gratuitement, aux premières et aux secondes, moyennant la somme minime de dix centimes, deux sous !

Et malgré cela les spectateurs sont si peu venus qu'il nous a été affirmé que certain soir la toile s'est levée avec une recette de six sous au contrôle.

Six sous ! un militaire, qui avait pris une demi-place !

Matapa a donc été le plus colossal insuccès qui se soit vu de longtemps, ce dont nous ne sommes ni étonnés ni affligés. Attendu que si M. Danguin, au lieu de remercier humblement sa troupe de comédie et de drame, l'avait au contraire renforcée en engageant en représentations des premiers sujets des grandes scènes parisiennes, il aurait excité notre curiosité et notre intérêt, et tout en lui faisant encaisser notre argent, nous l'aurions quasi remercié des distractions qu'il nous offrait.

Mais, l'expérience du *Trône d'Ecosse* et de *Chilpéric* n'a pas assez clairement démontré à la direction qu'aujourd'hui l'opéra-bouffe est bien fini.

Après *Orphée*, la *Belle Hélène*, la *Vie Parisienne*, et ce petit chef d'œuvre qu'on nomme la *Grande-Duchesse de Gérolstein*, l'opéra-bouffe est tombé dans la latitude ou le dégout.

Des stupidités comme *Chilpéric* et *Matapa* ou des indécences comme la *Timbale d'Argent* et les *Cent Vierges* que l'estomac blasé et corrompu des Parisiens a peine à digérer en ce moment.

Enfin, puisque M. Danguin a un faible pour l'opérette, grand bien lui fasse !

Gymnase. — En attendant *Rubacas*, grand élément d'attraction que les artistes réunis en société ont l'heureuse idée de monter, le Gymnase obtient un succès avec les *Bons Villageois*.

La pièce, une des plus amusantes de Sardou, n'a pas trop vieilli depuis 1866, et nous l'avons revue avec plaisir.

Quoique l'interprétation générale soit évidemment inférieure à celle de la création aux Célestins, il faut constater le zèle et les efforts que chacun a déployés pour arriver à un ensemble satisfaisant.

M. Luce surtout a très intelligemment composé le personnage de Grinchi : MM. Montbazou, Montiel et Pascal ont été très convenables.

Nous devons aussi une mention toute particulière à Mlle Genin (Geneviève), qui a montré dans un rôle très difficile, des qualités que nous ne soupçonnions pas chez elle.

Par exemple, nous engageons beaucoup les artistes du Gymnase à apprendre sérieusement leurs rôles. Dans une salle aussi exigüe que celle du quai Saint-Antoine, rien n'est perdu pour le spectateur, et il est assez désagréable d'entendre deux fois une pièce, par le souffleur d'abord, par l'acteur ensuite.

Nous ne disons pas cela pour M. et M^{me} Montel, M. Luce ou M^{lle} Genin, dont la mémoire est presque toujours fidèle ; mais MM. Montbazou et Pascal ont des absences par trop fréquentes.

Maintenant, vienne l'Exposition et les visiteurs étrangers avec elle et nous espérons que l'entreprise du Gymnase obtiendra tout le succès mérité par les artistes réunis qui, n'ayant à leur disposition ni salle gratuite, ni subvention d'aucun genre, offrent au public des spectacles plus intelligents et plus littéraires que des *Matapa* ou des *Chatte Blanche*.

G. LAURENT.
Le *Figaro* et d'autres journaux avec lui ont annoncé l'ouverture depuis plus d'une semaine du Conservatoire (2) de Lyon, sous la direction de M. Mangin. Le *Figaro*, si bien informé, nous obligerait en nous donnant quelques renseignements supplémentaires sur le local, le nom des professeurs, la classification des cours et le nombre des élèves du Conservatoire (?) dirigé par M. Mangin???

Pour tous les articles non signés
Administrateur-gérant, A. AUBRY.
LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 5.

En vente à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

GUIDE-INDICATEUR

LABAUME

Contenant toutes les modifications administratives, judiciaires et commerciales des années 1871 et 1872

SAISON 1872 - XXI. ANNÉE

BOUQUÉRON-LES-BAINS

PRÈS GRENOBLE (Isère), route de la Grande-Chartreuse

Hydrothérapie, Bains de vapeur térébinthins en étuves-salons dernier perfectionnement. — Bains à l'eau de bourgeons frais de sapins. — Etablissement modeste; vue magnifique; eaux de source fraîches et pures. — Prix très-modérés. — Omnibus spécial place Grenette, à Grenoble. Fiakres et voitures de place conduisant les voyageurs de la gare à Bouqueron au prix de 4 fr. et 5 fr. — Pour les renseignements, écrire franco au Directeur de Bouqueron-les-Bains.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT

Allez rue de la Préfecture, 3, à Pentresol. On achète toutes espèces de marchandises en rouennerie, draperie, toiles et calicots, lingerie, rubans et dentelles, soieries, bonneterie, mercerie et quincaillerie, parfumerie, ganterie, chaussures et machines à coudre, pianos, mobiliers en tous genres. Les bijoux, les matières d'or et d'argent. Toutes les reconnaissances du Mont-de-Piété, en sa mot, tout objet ayant une valeur quelconque, le tout à des prix très-avantageux.

EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE

DU DOCTEUR J. G. FOPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE
Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.

Guerit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le dentier commence à s'y attacher; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents chancelantes, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons : 4 fr. et 2 fr. 50 — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

L'ELIXIR PURGATIF

A LA RÉSINE PURE DE SCAMMONEE

Est le meilleur, le plus agréable et le plus prompt de tous les Purgatifs. — Dépôts : Pharmacie MÉLAT, rue Vaubecour, 26. On trouve à la même pharmacie l'Élixir Gommé, le meilleur purgatif et dépuratif connu.

ANTI-EPILEPTIQUE GOMMET

Le seul remède reconnu efficace pour guérir l'épilepsie (haut-mal) mal caduc.

DEPOT GÉNÉRAL, pharmacie MÉLAT, rue Vaubecour, 26. On trouve à la même pharmacie l'Élixir Gommé, le meilleur purgatif et dépuratif connu.

ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAL

DE BARRAZIN-MICHEL, D'ALIX.

Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques. Gouttes, Lumbago, Sciatique, Migraine, etc.

15 francs le flacon.

Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, pharmacien, à St-Etienne, M. ARNAULT, pharmacien.

Pharmacie des Célestins

DEPOT PRINCIPAL

DE TOUTS LES MÉDICAMENTS SPÉCIAUX.

ENTREPOT GÉNÉRAL de toutes les EAUX MINÉRALES françaises et étrangères

5, place des Célestins, à

DENTISTES AMÉRICAINS

Rue de Lyon, 32

Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures du soir.

L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET, cours Bourbon, 58, Lyon.

Etude de M^e CHARVÉRIAT, notaire à Lyon, rue d'Algérie, 23

VENTE PAR LICITATION, EN DEUX LOTS

Le jeudi trente mai 1872, à midi, en l'étude et par le ministère de M^e CHARVÉRIAT, notaire à Lyon,

d'une Maison de campagne et d'un Pré situés à Collonges, près de la gare du chemin de fer,

Dépendant de la succession de M. Lavenière, au par-dessus les mises à prix de dix-huit mille francs pour la maison de campagne, et 18,000. Et de cinq mille francs pour le pré, ci. 5,000.

Avec enchère générale sur les deux lots réunis.

On traitera avant l'adjudication s'il est fait des offres suffisantes. S'adresser pour tous renseignements, à M^e Charvériat, notaire à Lyon

ON DEMANDE DES PENSIONNAIRES dans une habitation située en Dauphiné, vie et soins de famille, excellente nourriture, clos magnifique, beaux ombrages, vue superbe. — On se charge des excursions dans les plus beaux sites de la localité. S'adresser pour traiter à M^{me} Constance Bell, maison Du Buisson, à Claix par Grenoble, (Isère).

LA GRANDE MAISON DE

CHAPELLERIE

de RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 89

A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Été et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, italienne, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et coutil, tous ces articles sont vendus aux prix de fabrication.

LÉON POUILLIEN, ingénieur-mécanicien

Sole agent de la Machine à coudre

POLLACK, SCHMIDT & C^o

garantie 5 ans

PRIX 225 fr.

25 Guides pour toutes espèces de Travaux

"LA SILENCIEUSE"

30, RUE DE RICHELIEU, 30

En face la fontaine Molière, à Paris

ELIXIRS PUY

Préparés par DRCHENAU, pharmacien.

Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurier le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quelque'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes les maladies chroniques.

L'Élixir n^o 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarras des glaires bilieuses, etc.

L'Élixir n^o 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.

Dépôt chez PUY, inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpennes; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 51, M^{me} VILLOUD herbolariste, 75, grande-rue de la Croix-Rousse et chez tous les pharmaciens et herboristes. — Prix : 2 fr., 3 fr. 50 c. et 6 francs.

MALADIES DE LA PEAU

POMMADE Dermaphile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc., toutes les maladies de la peau en général. 3/4 le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Cr.-Rousse. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon.

15 ANS DE SUCCÈS

THÉ BÉRAUD

Le plus doux et le plus agréable des Purgatifs pour combattre toutes les maladies provenant de la désorganisation des fonctions digestives. — 1 fr. 25 la boîte.

Alcool de Menthe concentré DE BÉRAUD

2 fr. le flacon. — Dépôt dans toutes les pharmacies

GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. — Chaussures et Chapellerie en tous genres. cours de Brosses, 14 (Guillotière).

AU GRAND BALLON

RESTAURANT Salles et Salons de famille; Jardins, Tonnes

Rue de la Quarantaine, 14

SOMMIERS-MODÈLES LAURENT

St-Antoine — Fque DE LITS EN FER — 6, quai Tilsit (Album-Tarif franco.)

PLUS DE 40 ANS DE SUCCÈS

5 francs

Liniment Boyer-Michel d'Aix.

Guérison sûre des Boiteries, Entorses, foulures, Ecarts, Molettes, courbures, Vésigons, etc. — Dépôt chez les principaux pharmaciens de chaque ville; à Lyon, M. FAIVRE, à St-Etienne, M. ARNAULT.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES

Maison fondée en 1780

Quai de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

LES MÉDECINS de la faculté de Paris prescrivent avec succès les Dragées SAVONULE-LEBEL au Baume de Copahu, pour la guérison des affections contagieuses les plus invétérées, supérieures à toute capsule ou injection, ces dernières étant souvent dégradées par l'usage. — A Lyon, chez MM. Fayolle frères, Chevalier et Cie, Arnaud et Cie, Faivre, pl. Terreaux, Barnoud et Simon, r. de Lyon, Chevalier, pharmacien, rue Louis-le-Grand, Clavellier et Cie, pharmaciens, pl. des Jacobins, 1.

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée, la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, rue Grenette, 34. — Grand modèle 8 fr., petit modèle, 3 fr. 50.

PHARMACIE GODDARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON

DYSSENTERIE américaine

LA poudre de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dyssenteries les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. — Prix, 2 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. — Dépôt dans toutes les Pharmacies.

VER SOLITAIRE

Remède infailible pour faire expulser vivant le ténia ou ver solitaire. Prix : 10 fr. Une seule dose suffit toujours.

Contre apoplexie, vertiges, vapeurs, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, choléra, etc., etc. — EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

Complètement les maladies secrètes on contagieuses, rien de pareil au TOPIQUE-FABRE perfectionné. Le demander et envoyer 10 francs, à M. Fabre, rue de Bonne, 8, Grenoble.

Sans opération, guérison prompte et parfaite, garantie par les faits. En conséquence, FRÈRES DE BANDAGES. — Par M. GAILLARD, médecin de la Faculté de Montpellier, à Lyon, quai de la Charité, 1.

Un des meilleurs Chocolats est le

CHOCOLAT-DONNEAUD

Usine de la Tête-d'Or, à Lyon